

## Écriture, sorcellerie, féminité

Madeleine Gagnon

Volume 12, Number 3, décembre 1979

FÉMINAire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500500ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500500ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, M. (1979). Écriture, sorcellerie, féminité. *Études littéraires*, 12(3), 357–361. <https://doi.org/10.7202/500500ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

# ÉCRITURE, SORCELLERIE, FÉMINITÉ

---

*madeleine gagnon*

---

D'où je tiens cette phrase, «les femmes c'est assez, les écritures de femmes c'est trop»? Je ne me souviens plus. Étrangement, ça m'a rappelé la sorcellerie. Et surtout, la compréhension que j'en eus à lire, *Les Mots, la mort, les sorts*, de Jeanne Favret-Saada (éditions Gallimard, 1977). Elle y disait essentiellement ceci, dans un livre qui bouleverse les fondements mêmes de toute anthropologie : face à la sorcellerie, le savant ne se demande pas qu'est-ce que la crise essaie de mettre en forme, mais seulement, qu'est-ce que la crise nous cache ? Le savant dit aussi que la sorcellerie est du côté de la croyance. La certitude, ou la vérité se trouve évidemment du sien. Si non, comment pourrait-il, sans être profondément menacé, questionner cette «croyance» ?

Devant la science enquêteuse, les «croyants» relayés aux confins de l'inimaginable, se murent le plus souvent dans le silence. S'ils parlent, c'est pour d'autres ; ailleurs et autrement. À ce mutisme localisé, la science répond de leur incapacité de symboliser. Incapables de parler la maladie ou la mort qui les touchent. Incapables de *communiquer* à celui qui *s'informe* la violence qui les terre. «De la sorcellerie, on savait donc seulement que c'était inconnaissable» (p. 15). Et tout de même, sur cette méconnaissance s'érigait une herméneutique. Le savoir qui en découle et qui rejoint l'institution n'est pas celui du sorcier.

Le paysan dont le sorcier s'occupe est confronté à un malheur. Plus, à une série de malheurs. L'exorcisme vient au point où la science ne peut entrer et où il n'en peut plus.

«Quand le malheur se présente ainsi en série, le paysan adresse une double demande, demande d'interprétation, d'abord ; demande thérapeutique, ensuite.» (p. 17). Le premier soin du savant, guérisseur ou interprète, consiste à *nier* l'existence même de la série. Aucun des malheurs, maladie, vol, incendie ou mort, n'est relié aux autres. Le savant coupe

la série. En autant de symptômes qu'il conçoit de remèdes. Du côté de la demande, la parole ne peut donc se dire ; du côté de la guérison, la réponse ne vient jamais. Si le malheur n'est pas trop grand, un certain exorcisme produit ses effets. Si, par contre, la série dépasse le nombre des malheurs, celui qui souffre, aux yeux de l'enquêteur-savant, rejoint l'espace flou du non-sériel et de l'incompréhensible : l'espace perdu de la folie.

C'est là, dans ce hiatus, que le rite sorcier s'impose. Une parole, des paroles et des gestes, viennent combler le vide entre la demande et la réponse. Un rituel est mis en place. Une autre série s'organise et prend forme. Celle du langage. Gestes et chants, lamentations qui médiatisent la première série des malheurs, qui produisent une autre série redonnant à la première, non pas ses causes et ses raisons, mais toute sa signifiante. Rien, de la première série, ne saurait se comprendre — et se consumer — que de l'initiation dans la seconde. L'enquêteur qui veut savoir n'y comprend rien. Celui qui veut comprendre doit devenir sorcier.

Cela n'est pas facile. Un transfert doit se produire. Ni le savant ni le paysan n'en sont les maîtres. Chacun, pour l'autre, doit s'inventer l'artisan de ce rapport d'intelligence dans la série, puisqu'aucun des deux n'a échappé à une série de malheurs, même si le processus s'initie de celui qui en souffre. Ce transfert exclut la maîtrise. Et la prêtrise, bien entendu. C'est du pareil au même.

La série des malheurs se médiatise dans le langage. L'écrit ou la parole. Elle passe donc par la métaphore. Elle doit donc quelque part admettre que le corps ne dit pas tout. Elle l'admet, sachant aussi, inconsciemment, que de cette perte consentie, elle le retrouvera mieux, ce corps, c'est-à-dire, plus jouissant et moins malheureux. Elle apprend, à son corps défendant et aimant, que la pulsion ne dit pas tout. Qu'il y a du reste et de l'enfui, ainsi que de l'in-trouvable. Et que seule, la relation très ténue et très humble du transfert, la fera jouir de cette série in-causable que pourtant seul le langage l'a menée à déchiffrer. Le corps ne se parle ni ne s'écrit. Il se déchiffre cependant dans le langage quand une demande et une écoute conviennent, réciproquement, d'en produire un sens.

L'écrit du corps des femmes constituent, actuellement, une demande identique.

« J'avais inscrit dans mon projet de recherche que j'entendais étudier les pratiques de sorcellerie dans le Bocage : depuis un siècle, que les folkloristes n'ont su que s'en gorger, il serait temps de les comprendre. Sur le terrain, je n'ai pourtant rencontré que du langage. Pendant de longs mois, le seul fait empirique que j'aie pu noter, c'était de la parole. » (p. 20).

Ni des faits ni du corps. Du langage. Plus tard il sera dit que dans la sorcellerie, l'acte, c'est du verbe. Ni objet de science, ni objet de séduction. L'acte de sorcellerie ne peut se comprendre, et se jouir, que dans la patience de sujets qui, par le transfert, jouissent de différer les raisons objectives de la série des malheurs et de la série des savoirs.

De même, les écrits de femmes mettant en scène les faits ou le corps, parlant la série des malheurs, acceptent de se médiatiser par les métaphores du langage. Aucune science objective du texte ne saurait les connaître. Suite à la série des malheurs, viols, coups, avortements, dépossessions et assujettissements, la seule demande appelle une lecture transférentielle. Les écrits, récents et nombreux, jouent une crise. Il ne s'agit pas de savoir, et de maîtriser, ce que la crise cache — ou dévoile, c'est du même ordre —, mais plutôt, ce qu'elle tente de mettre en forme. Ce que, pour la première fois dans l'histoire de l'écriture, elle met en scène systématiquement. La science de l'enquêteur ou la mythologie voyeuriste du poète suicidaire, ne feront que la taire ou la terror, en la prenant pour folle.

Elle met en scène une métaphore qui n'appelle ni l'avouement de celui qui ne veut ou ne peut entendre ni le suicide de celui dont la série de malheurs n'aurait pu, sur ce lieu concret de l'acte du transfert, se verbaliser et s'aimer. Le geste précède et suit le transfert. Le geste, comme tout rite, c'est du surplus qui bouge. La mort du geste vient de la science enquêteuse ou du corps malade laissé en suspens dans sa demande. Tout compte fait, à la demande posée sur la série de malheurs, seule une autre demande, et non pas une réponse, peut, englober les symptômes et les faire parler dans leurs sens. Ça n'a l'air de rien.

Elles ne demandent pas le corps castré. Une autre série de malheurs les ferait encore se taire. Elles ne demandent pas l'aveuglement. Elles n'ont rien à montrer ou démontrer. Elles ne demandent pas l'enquête. Elles ne sont ni faits ni objets. Elles tentent de mettre en forme, par la parole, ce que seule une autre parole — une autre série de malheurs — grâce au transfert d'une lecture, viendrait exorciser.

Le corps ne s'écrit pas. Elles savent. De là leur long silence. Le corps se joue ou se métaphorise. Elles y viennent. Après qu'il fut longuement désiré que ce corps se résigne, se soumette, se détruise. Rendues presque à néant, elles connaissent, de ce corps, qu'il est mortel. Elles connaissent dans leur corps.

Comme les paysans demandant secours au sorcier, elles désirent, que quelque part une parole signifie cette série qui conduit à la fin du corps. Les lire avec avidité ou contraintes ne changera rien à ce désir, puisque ce désir, de tous temps, des drôles de sorciers l'ont partagé.

Je ne parle donc ni d'une science ni d'une croyance. Je parle d'une série qui, ayant traversé tous les modes sociaux de mon histoire, décide, d'un même mouvement, d'accéder à une demande de lecture. Ce qui signifie, une interprétation des sujets pris amoureuxment dans le transfert, de même qu'une guérison des malheurs qui ont frappé le corps. Je ne parle pas d'un capital du malheur et des mauvais sorts. Je parle du reste. De ce qui a résisté. De la série qui se donne en surplus, en symptômes ou métaphores, et qui peut encore, avec toute la violence que cela suppose, demander.

L'écriture ne serait-elle donc qu'une conjuration ? En quelque sorte. Et le plaisir, alors, qui la produit ? Et le plaisir qu'elle suscite ? Oui, cette autre série de plaisir, constitue l'autre face de l'écriture. Sans elle, aucune sortie. Oui, sans plaisir, les premières lettres ne se seraient jamais inscrites. Un trop-plein de jouissance pour l'imagination alors en fuite ou en dérive avait formé un noyau hallucinatoire, une terre volcanique dont l'explosion ne tue pas, quelque chose qui ressemblerait à du corps qui parlerait tout ensemble, du corps qui serait une grande bouche orgasmique. Une pulsion. Ce trop plein du texte, cette prime gratuite de plaisir sans plus de référence, Freud la qualifiait de sacrée, faute de meilleur

terme. Une inquiétante, parce que trop proche, étrangeté. Mais le sacré se réfère à un en-deça ou à un au-delà de l'histoire. La série de plaisirs pas plus que la série de malheurs n'est coupée de l'histoire. Une nouvelle *morale* féministe prétend, de ces merveilles ou de ces cauchemars, outrepasser l'histoire réelle ou l'histoire imaginée, et propose rien de moins qu'une nouvelle mythologie dont, de nouvelles divinités, seules, détiendraient le secret ou la clé. Alors naîtrait l'énigme, ou l'intrigue, d'un nouvel aveuglement.

Même si je sais que seule une *certaine fiction* peut désormais porter ce trop-plein de la série des malheurs ou des bonheurs de la féminité, aucune prêtresse d'aucun culte ne me fera renoncer aux histoires qui m'ont enfantée. La prêtrise ou la maîtrise, c'est du même ordre. De l'ordre, ça exclut. Dans ce merveilleux *Atelier* (éd. Le Cormier, Bruxelles 1979), Claire Lejeune suggère, à juste titre, l'espace risqué, lucide mais joyeux, de la franchise.

Le champ de la franchise, c'est celui du sorcier, de la sorcière. Entendus, sorciers et sorcières, dans leurs véritables sens, leurs histoires. Champ avec lequel la dénommée modernité consent à désirer saisir. Mais, cette aire n'est pas objet d'un saisissement, aussi désirant soit-il. Cette aire fuit, on dirait s'envole, à mesure qu'elle veut bien, à son tour, consentir à la captation. Ce champ ne se saisit ni ne s'interprète. La demande passait au delà de la captation et de l'interprétation. Mais elle avait besoin d'y séjourner pour s'en désaisir. L'écriture qui en parle ne s'épuisera donc jamais. À moins que des maîtres ou prêtres viennent, sur la scène symbolique des rituels, la taire ou la violer.

Mais, le silence et le viol ne tuent pas. Ils relèguent dans une espèce d'exil. D'où l'écriture repart et recrée.

*Université du Québec à Montréal*